

Février

Dimanche, 1^{er} février 1851

Le matin

Hier soir, j'ai été incapable d'écrire. Je n'y arrivais pas.

Hier a été le jour le plus triste. Et pourtant, la journée avait merveilleusement commencé. J'ai encore du mal à comprendre pourquoi il a fallu que tout tourne mal. Le pire aurait été évidemment que l'esclavagiste revienne. Mais, Dieu soit loué, il ne s'est pas montré.

Dès le matin, Miss Aurelia et moi avons commencé à nous activer, à préparer des provisions et emballer des vêtements. Le grenier bourdonnait littéralement. Emma chantait *Gloire au Seigneur!* et je joignais gaiement ma voix à la sienne tout en travaillant.

Cass, elle, ne chantait pas. Je me suis dit qu'elle économisait ses forces pour le voyage. Mais j'ai compris que ce n'était pas du tout cela quand Will est arrivé avec sa carriole à la nuit tombée.

J'ai tendu à Emma un petit flacon d'élixir parégorique que Maman nous avait fait parvenir, en lui expliquant la dose à donner à chacun des enfants pour qu'ils dorment. Il ne fallait surtout pas que des pleurs attirent l'attention. Elle a hoché la tête pour signifier qu'elle comprenait.

« Bon. On est prêt. On a tous mis deux épaisseurs de vêtements pour ne pas prendre froid. Cass, remercions le Seigneur, je n'arrive pas à le croire, mais dans quelques jours, on sera libres ! Réellement libres ! »

Cass n'avait pratiquement rien dit de toute la journée. Elle était en outre la seule à ne pas s'être habillée. Je l'ai regardée et vu qu'une grosse larme roulait sur sa joue :

« Je ne peux pas partir, a-t-elle dit. Si je pars, je perds mon bébé. Et vous, vous perdrez peut-être votre Cass. Je me sens très mal. Il faut que je me repose.

— Cass, voyons, le voyage ne va durer que trois ou quatre jours. Il faut que tu viennes. »

Elle a secoué la tête.

« En ce cas, nous ne partons pas non plus ! » s'est exclamée Emma. Elle m'a attrapée par la main, puis sa voix s'est brisée : « Trouvons un moyen de prévenir Abraham. Il doit

traverser le lac et commencer à nous installer une maison. Nous arriverons dès que nous pourrons.

— Non, a dit Cass. Je vais peut-être rester ici encore des semaines. Partez tous maintenant. Mr. Roberts risque de revenir. Mettez-les à l’abri. Je viendrai quand je pourrai. »

Et elle a enfoui son visage dans son oreiller.

Emma s’est redressée, en serrant ses bras contre elle.

« Pourquoi Dieu nous fait-il ça ? Pourquoi m’obliger à choisir entre mon mari et ma sœur ?

— Ce n’est pas Dieu, me suis-je hâtée de dire. Ce sont des hommes, des hommes méchants. »

Et j’ai hésité à continuer, mais je le devais :

« Écoute, Emma, si Cass sait que vous êtes tous en sécurité au Canada, elle se reposera mieux. Elle retrouvera des forces pour la naissance du bébé.

— Mais les chasseurs d’esclaves...

— Ce sera plus facile pour Miss Aurelia et moi de cacher une seule personne. Je te promets que dès qu’elle sera en état de voyager, Cass viendra vous rejoindre avec son enfant, même si c’est moi qui dois la conduire. »

Emma a respiré profondément. Son visage s’est durci. J’ai attendu, espérant qu’elle opterait pour la solution la plus raisonnable. Et moi, si je me trouvais dans une situation pareille, avoir par exemple à choisir entre Tom et Will, ou entre Papa et Maman, que ferais-je ? Aurais-je jamais le courage de partir sans Miranda ? J’ai honte de ne jamais avoir eu à prendre ce genre de décision – et j’en éprouve en même temps une infinie reconnaissance.

Finalement, Emma a tranché. Je sentais mon cœur battre à grands coups quand elle a commencé à parler.

« Ben, Shad, les filles, on se prépare. On part vers le nord retrouver Papa. »

Elle s’est ensuite tournée vers moi et m’a souri, mais son visage avait pris d’un seul coup une teinte terreuse.

Les adieux ont été terribles. Emma a longuement serré Cass dans ses bras. Ni l’une ni l’autre n’exprimaient rien, mais elles pleuraient en même temps.

« Cassie, tu viens nous rejoindre dès que le bébé est arrivé.

— Ah, Emmaline ! Toujours à me donner des ordres ! Bien sûr que je viens dès que je peux. »

Elle a embrassé ses enfants, qui commençaient à s'assoupir – ils avaient pris leurs gouttes d'élixir parégorique – puis leur a recommandé d'être bien obéissants avec Emma :

« Mes petits seront en bonnes mains, a-t-elle simplement dit ensuite.

— Maman ! a gémi Ruth, je ne veux pas partir sans toi ! »

Et elle s'est accrochée à sa mère. Cass l'a bercée contre elle :

« Chérie, rappelle-toi ton histoire, l'histoire de Ruth. Tu resteras avec Noémi. Là où elle ira, tu iras. C'est Emma qui va s'occuper de vous tous, maintenant. Tu l'aideras, n'est-ce pas ? Et je viendrai bientôt avec le nouveau bébé. Je t'aime, ma Ruth, sois sage. »

Miss Aurelia a aidé les enfants à descendre l'escalier. Emma a embrassé Cass encore une fois et les a suivis, portant un bébé dans chaque bras. Nous sommes tous allés jusqu'à l'écurie où Will venait d'ouvrir le double fond de sa carriole. C'est Emma qui a alors pris la direction des opérations. Elle a installé les petits, bien serrés les uns contre les autres. Je les ai tous embrassés à mon tour et enroulés dans des couvertures. Nous avons ensuite remis les planches du fond en place, puis posé dessus des bottes de foin. Emma nous a dit au revoir et s'est installée à son tour. Tout allait presque trop vite...

« Sois très prudent, William, a chuchoté Miss Aurelia. Ne prends pas de risques inutiles. Si tu crois qu'il est plus sûr de compter un jour de plus, n'hésite pas.

— Je ferai de mon mieux. »

J'ai pris mon frère dans mes bras.

« Dieu te bénisse, Will, et te protège. »

Mes yeux se sont embués de larmes quand il a fait claquer son fouet et pris la direction du nord, sous un ciel criblé d'étoiles. J'ai cherché du regard la Grande Ourse tandis que la carriole s'éloignait et que décroissait le bruit du pas des chevaux. Une seule pensée me réconfortait un peu : c'est avec Jeremiah que Will avait rendez-vous à la sortie de la ville. Nos protégés seraient donc dans les meilleures mains possibles.

Miss Aurelia et moi sommes retournées dans la maison, qui semblait désormais aussi vide qu'un champ de blé en hiver. Le cœur lourd, j'ai rangé les assiettes et remis les tasses à leur place.

« Lucy, ne sois pas triste qu'ils soient partis, m'a dit Miss Aurelia. Nous avons réussi

ce que nous voulions faire jusqu'ici.

— Je sais. Mais c'est normal qu'ils me manquent déjà tous ! Et puis, je m'inquiète pour Cass. Comment va se passer son accouchement maintenant qu'Emma n'est plus là ?

— Bessie Smith, une de mes voisines, est sagefemme. Elle m'a promis de venir assister Cass, le moment venu. »

Miss Aurelia m'a prise par la main.

« Mais en attendant, une ou deux prières ne nous feraient pas de mal, qu'en penses-tu ? Pour que leur voyage se passe bien et se termine bien. »

Nous sommes allées nous asseoir près du feu et avons incliné la tête, en suppliant silencieusement le Seigneur de veiller sur mon frère et tous nos protégés.

« Amen, a finalement dit Miss Aurelia. Maintenant, va dormir. Tu as bien gagné un peu de repos. Je resterai près de Cass. »

Elle avait la même intonation que Maman quand elle veut me faire comprendre qu'il est inutile de discuter. Et donc, j'ai obéi.

1^{er} février

Chère Maman,

Tu es un ange d'avoir envoyé Tom avec sa carriole pour me ramener à la maison. Mais comme tu le sais, la maladie de la veuve Mercer dure plus longtemps que prévu. J'ai le cœur lourd quand je pense à toi, à Papa et à la jolie chambre que je partage avec ma petite Miranda. Pourtant, je n'ai pas le choix. Il m'est impossible de laisser Miss Aurelia se débattre seule avec les nouvelles complications qui viennent de se produire. Mon devoir est ici et je resterai avec elle jusqu'à ce que sa santé soit complètement rétablie et ma tâche achevée.

Maman, prie beaucoup. Prie pour tous ceux qui ont le cœur rempli d'angoisse et pour les malades qui ont besoin que Dieu les aide. Pour moi aussi, car je suis faible et je tremble à l'idée du choix difficile que j'ai à faire. Et je t'en prie, Maman, chaque fois que tu peux te passer de Tom à la maison, envoie-le-moi. Sa bonne frimousse couverte de taches de rousseur est le plus réjouissant des spectacles, elle me fait penser à toi et au cher foyer qui m'attend dès que j'aurai terminé mon travail.

Pardonne-moi de pleurnicher un peu trop. J'ai honte car il y a tant de gens dont le cœur a été infiniment plus blessé que le mien. En me levant demain matin, je ferai un gros effort pour retrouver force et gaieté.

Mais ce soir, je déborde de tristesse.

Ta Lucinda

Dimanche, 2 février 1851

Je voudrais. Je voudrais. Je voudrais... La liste est si longue que j'ai l'air de vouloir trop en demander... Voici la liste de tout ce que je voudrais :

Que Cass aille mieux et donne naissance à un enfant en bonne santé.

Que Will et Jeremiah conduisent Emma et les enfants sans encombre jusqu'à Cleveland.

Qu'ils prennent le bateau et arrivent sains et saufs au Canada.

Qu'ils puissent vivre ensuite là où l'esclavage n'existe pas.

Il me semble que mes demandes sont toutes justifiées. En ce qui me concerne, je n'ai que deux vœux à exprimer :

Que mon frère et Jeremiah reviennent sans avoir été inquiétés.

Rentrer bientôt chez moi.

Lundi, 3 février 1851

J'ai tenté de reconforter Cass, mais hélas, sans le moindre succès. Elle reste couchée, immobile, les yeux fixés au plafond, dans ce grenier qui semble maintenant bien vide. On ne l'entend pas pleurer, mais des larmes coulent de ses yeux. Elle mange à peine. Que faire pour lui redonner courage ?

Je n'en ai d'ailleurs pas beaucoup moi-même. Car Maman m'a fait porter par Tom une lettre qui m'a rendue encore plus triste que je ne l'étais déjà :

1^{er} février

Ma Lucy chérie,

Les nuages s'accumulent et le vent souffle de plus en plus fort. Je crains qu'une nouvelle tempête ne se lève. Je m'inquiète : Aurelia et toi avez-vous assez de provisions et de bois de chauffage ? Chaque matin et chaque soir, nous prions pour que vous soyez en sécurité. Ici, tout est calme. Aucun visiteur, les tâches habituelles nous occupent. Ton papa a entrepris de fabriquer un nouveau banc, il y travaille beaucoup, mais je le sens nerveux. Je sais que lui aussi pense sans cesse à toi.

Miranda ne tient pas en place. Elle voudrait absolument sortir, mais il fait trop froid. D'où cette enfant tire-t-elle son énergie, je me le demande ! Elle m'a fait promettre d'écrire toutes les nouvelles qu'elle va me dicter quand j'aurai terminé ma lettre et je vais lui obéir, mais sache d'abord que tu lui manques terriblement.

Je la comprends, moi aussi j'ai eu une grande sœur. À mes yeux, c'était une princesse, une reine. Et mon univers s'est écroulé quand elle s'est mariée et est partie vivre au loin.

Néanmoins, je pense qu'il n'est pas mauvais pour nous que nous soyons séparées un certain temps. Après tout, tu es maintenant une grande fille. Je ne voudrais pas t'empêcher de prendre ton envol et te garder enfermée chez nous. Tu régneras bientôt sur ta propre maison, tu seras sous peu une épouse puis une mère.

Pourquoi suis-je si sentimentale ? D'un côté je voudrais serrer l'aînée de mes enfants contre mon cœur, la retenir encore un peu. De l'autre, j'envie ta jeunesse et ton énergie. Tu vas bientôt avoir une vie à toi, ce qui est terriblement excitant.

Honte à moi ! Vois donc comment ce ciel gris contribue à assombrir mon humeur. Allons, je vais me forcer à redevenir tout de suite moins triste, à retrouver une certaine gaieté. Je crois que ce serait une bonne idée d'aller faire un gâteau. Et si Miranda m'aide, cela l'aidera à rester un peu tranquille.

Nous t'aimons, Lucy. Reviens bientôt à la maison. Je vais glisser cette lettre dans la poche de Tom. Il ira te voir demain.

Je t'aime.

Maman

J'arrive à peine à lire les derniers mots car mes yeux se remplissent de larmes. Mais je sens la tendresse de Maman s'enrouler autour de moi comme des bras protecteurs. Cela me reconforte, même à distance.

C'est drôle : parce que je ne suis pas là, elle arrive à aborder des sujets qu'elle ne mentionne guère d'habitude. Mon avenir, par exemple. Oh, nous en avons déjà parlé ! Elle m'a appris à coudre et j'ai un coffre rempli de draps et de taies d'oreiller pour mon trousseau. Pour plus tard. Dans longtemps. Or dans sa lettre, l'avenir ne semble plus du tout aussi éloigné. Cela me fait peur. Je ne suis pas encore prête à quitter ma famille.

Allons, je ne dois pas m'apitoyer sur moi-même. Je vais écarter ce genre de pensées et lire la lettre de Miranda qui va sûrement me reconforter.

Chère Lucy,

Mauvaises nouvelles.

Aujourd'hui, Reddie s'est envolé.

J'ai pleuré. Je voulais qu'il reste dans sa boîte.

Tom dit que je ne devrais pas. Il dit que Dieu n'a pas fait les oiseaux pour qu'ils restent enfermés dans des boîtes. Il dit qu'ils ont besoin d'être libres.

Malgré tout, ça ne me plaît pas. Et ça ne me plaît pas non plus que tu sois partie. Combien de temps dure une rougeole ? C'est avec nous que tu dois être, pas avec la veuve Mercer.

Maman dit que tu reviendras bientôt. Elle dit que Reddie reviendra peut-être et fera son nid près de la maison, avec une dame oiseau. Je l'espère bien. Et je veux que tu reviennes tout de suite. TOUT DE SUITE.

*Je t'aime,
Miranda*

Oh non, pas toi aussi, Miri ! Maintenant je suis une vraie loque, toute ma famille me manque, même Tom que je viens pourtant de voir. Je vais aller me passer un peu d'eau froide sur le visage. Comment puis-je devenir une adulte si je continue à me comporter comme une enfant ? Et comment ai-je l'audace de me plaindre quand Cass est couchée là-haut, en proie à un sentiment de solitude que je n'ose même pas imaginer.

Mardi, 4 février 1851

C'est peut-être parce que nous nous sentions bien seules, chacune de son côté. Ou alors Dieu a-t-il entendu mes prières. Enfin, quelle que soit la raison, je suis pleine de reconnaissance. Car, en dépit de la tempête de neige qui redouble, Cass et moi avons passé un bon moment ensemble, cet après-midi. C'est vraiment étonnant parce que, un peu plus tôt, nous pleurions toutes les deux.

Je lui ai monté une assiettée de jambon aux navets, avec un bon morceau de pain chaud, mais elle a tout repoussé de la main.

« Il faut que tu manges, Cass. Je sais ce que tu éprouves, mais pense au bébé. Lui aussi doit prendre des forces. »

Elle a froncé les sourcils.

« Miss Lucy, vous croyez vraiment savoir ce que j'éprouve ?

— Non, pas vraiment, ai-je soupiré. Simplement, c'est la première fois que je n'habite plus chez moi et ma famille me manque, même si je sais qu'elle est en réalité tout près. Toi, tu es partie de chez toi pour toujours et ta famille est vraiment loin. Mais je te comprends quand même un peu. »

Là-dessus je me suis frotté vite les yeux. Je n'allais quand même pas me mettre à pleurer !

Cass m'a pris la main. Puis sa voix a changé :

« Oui, sûrement. Mais je suis contente d'être partie pour de bon parce que maintenant le maître ne pourra plus me faire de mal. Ce qu'il y a... c'est que je ne sais pas où sont mes petits... »

Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre en sanglotant comme des bébés. Puis, brusquement, une idée m'est venue :

« Attends ! Je vais te montrer où ils sont. Je suis sûre que Miss Aurelia a une carte. Mange ton dîner, je vais prendre le mien et après, nous regarderons une carte. »

J'étais si excitée que je n'ai pratiquement rien avalé. Miss Aurelia nous a effectivement déniché une carte de l'Ohio, j'ai sorti le récit de voyage de Jeremiah et nous avons pu suivre l'itinéraire que Will devait être en train de parcourir d'Atwater jusqu'à Cleveland, puis la traversée du lac Érié jusqu'au Canada. Cela a suffi pour rendre à Cass son sourire. Alléluia !

Mercredi, 5 février 1851

Will et Jeremiah devraient maintenant être arrivés à Cleveland. Je suis sûre qu'ils vont y rester jusqu'au moment où ils verront le bateau s'éloigner du quai. Je ne vais donc pas commencer à calculer dans combien de jours ils pourraient être de retour, car je risque d'être trop déçue si l'attente est longue. J'espère simplement qu'ils seront bientôt là.

En attendant, Cass m'occupe à plein temps. Elle vient d'avoir une autre très bonne idée. J'aimerais pouvoir dire que c'est moi. Mais non, c'est elle.

Ce matin, nous avons à nouveau examiné la carte. Elle a désigné une ville du doigt.

« C'est quoi, Miss Lucy ? J'ai oublié le nom.

— C'est Hudson. À mi-chemin entre ici et Cleveland.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que c'est écrit. Là, regarde. Hudson.

— Comment avez-vous appris à lire, Miss Lucy ?

— Maman m'a enseigné les lettres. Après, il y a eu l'école. Toi, tu n'y es jamais allée ? »

Elle a secoué négativement la tête.

Je sais que les esclaves, en général, ne savent pas lire, sauf certains, parmi les plus âgés, à qui leurs maîtres ont appris à déchiffrer certains passages de la Bible. Mais plusieurs années avant ma naissance, les politiciens des États du Sud ont fait adopter des lois interdisant à quiconque d'enseigner la lecture aux esclaves.

« C'est difficile d'apprendre à lire, Miss Lucy ?

— Non, pas vraiment. Il faut commencer par les lettres, ça prend un peu de temps. Mais n'importe qui peut le faire. Même ma petite sœur qui a cinq ans.

— Et moi, alors ? J'ai du temps, en ce moment.

— Tu dis ça sérieusement ? Tu veux vraiment essayer ? Tu veux que je te donne des leçons ? »

J'en ai presque sauté de joie, tellement cette idée me plaisait.

« Commençons tout de suite ! »

Et voilà que, dans mon nouveau rôle de maîtresse d'école, j'ai immédiatement été comme un poisson dans l'eau... D'abord, j'ai montré à Cass les lettres de son nom, puis du nom de ses enfants. Elle a appris presque la moitié de l'alphabet dans l'après-midi, avant de demander à se reposer un peu. Elle est avide de connaissance, on dirait un champ de blé en période de sécheresse qui a besoin d'eau.

Pendant qu'elle faisait un petit somme, j'ai couru annoncer la bonne nouvelle à Miss Aurelia, qui m'a aussitôt proposé de se charger de toutes les tâches ménagères, en me disant que ce qui peut faire plaisir à Cass est ce qu'il y a de plus important. Avant-hier, j'aurais vraiment cru que rien ni personne ne réussirait à lui rendre le sourire. Maintenant, j'attends son réveil avec impatience !

Jeudi, 6 février 1851

Cass est vraiment très amusante.

« J'aime les lettres qui ressemblent à des serpents ! » a-t-elle déclaré pendant que je lui apprenais à faire des S. Et elle a fièrement écrit son nom, CASS, sur une page de mon journal.

Miss Aurelia nous a donné du papier et j'ai calligraphié chaque lettre, avec à côté un petit dessin suggérant le bruit que cela fait quand on le prononce.

Cass m'a bien aidée parce que je suis nulle en dessin. Et à nous deux, nous sommes venues à bout d'un superbe alphabet. Demain, nous nous attaquerons aux noms de tous

les membres de sa famille. J'ai remarqué qu'elle fait encore plus d'efforts si ce que je suis en train de lui enseigner se rattache à quelque chose de vraiment important pour elle.

Vendredi, 7 février 1851

C'est très curieux, la soif d'apprendre. En trois jours, Cass a fait plus de progrès que Miranda en trois mois. Peut-être parce qu'elle est une adulte, mais surtout sans doute parce qu'elle a enfin ce dont elle rêvait depuis si longtemps. J'ai du mal à la forcer à se reposer un peu. Si on la laissait faire, elle recopierait ses lettres du matin au soir. Pourtant, à cause du bébé, elle doit absolument dormir beaucoup. Même moi, je sais cela.

Samedi, 8 février 1851

J'écris à ma famille et tiens mon journal pendant que Cass s'acharne sur ses pages d'écriture. Elle m'a demandé si elle pouvait ajouter quelque chose dans mon cahier. J'ai dit oui et juste corrigé l'orthographe.

Elle a mis : CASS LIBRE DEMAIN.

8 février

Chère Miranda,

À nouveau la tempête. As-tu fait un bonhomme de neige ces jours-ci ? J'imagine que oui. La prochaine fois que tu sortiras, fais-en un autre exprès pour moi.

J'ai réfléchi à l'histoire de Reddie. Tom a raison, ma chérie. Les oiseaux sont faits pour s'envoler : Toujours.

Dès qu'il fera un peu moins froid, nous déposerons sur le rebord des fenêtres, toi et moi, des petits brins de laine que Maman nous donnera et, quand Reddie viendra te rendre visite, il les prendra pour mettre dans son nid bien douillet. Ce sera très amusant de guetter l'éclosion des œufs de sa petite dame oiseau. Je meurs d'impatience !

Mais pour l'instant, sois bien sage et aide Maman.

Je t'aime,

Lucy

8 février

Cher Papa, chère Maman,

Je me sens beaucoup mieux. Même la nouvelle tempête ne m'a pas trop attristée car elle est vite passée et a recouvert le vilain sol boueux d'un beau tapis blanc. Will devrait

bientôt rentrer de voyage et cela me réchauffe le cœur. J'imagine qu'il en va de même pour vous. Priez afin que cet hiver se termine bientôt et que le printemps arrive.

Votre fille qui vous aime,

Lucinda

8 février

Chère Rebecca,

Je vais rester un peu plus longtemps que prévu chez Miss Aurelia car les suites d'une maladie sont parfois imprévisibles. Tu me manques, mais comme je suis très occupée, le temps passe vite. Dès que le printemps sera là, il faudra que nous nous trouvions au moins une semaine pour tout nous raconter, car avec ce qui nous arrive à chacune, un jour ou deux n'y suffiront pas.

Tu es maintenant au courant de mes perplexités sentimentales. Mon cœur penche pour Jeremiah Strong. C'est un excellent garçon et nous partageons de nombreux centres d'intérêt. Cela sonne bien, n'est-ce pas ?

Et il embrasse si merveilleusement que cela me fait désirer d'autres baisers. Je suis une mauvaise fille !

Pauvre Jonathan Clark... Je l'aime bien, mais uniquement en tant qu'ami. Maintenant que je pense sans cesse à Jeremiah, je sais que l'amitié ne suffit pas. Je cherche encore une façon de dire la vérité à Jonathan sans le blesser, tout en étant honnête. Vais-je y parvenir ? J'espère que oui.

Comment va Nathaniel ? A-t-il parlé à ton père ? Écris-moi tout car avec ce temps affreux et l'isolement dans lequel me maintient la maladie de Miss Aurelia, je n'ai de nouvelles que grâce au courrier.

Et dis-moi, quelle bêtise as-tu bien pu encore inventer ? Je t'ai révélé mes secrets. Tu dois maintenant me faire partager les tiens – surtout s'il s'agit de bonnes bêtises à faire. Écris-moi bientôt.

Bonne chance avec Nathaniel.

Lucinda

*Katherine Ayres
Esclaves en fuite (VII)
Paris, Hachette Livre, 2001*